

Article

« Émile Gosselin 1922-1979 »

Gérard Dion, Marc-Adélarde Tremblay et Alexander H. Leighton

Relations industrielles / Industrial Relations, vol. 34, n° 4, 1979, p. 639-645.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/029005ar>

DOI: 10.7202/029005ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-d'utilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

ÉMILE GOSSELIN 1922-1979

Gérard Dion
Marc-Adélaré Tremblay
Alexander H. Leighton

La revue Relations industrielles et son directeur ne peuvent laisser passer sous silence la disparition d'Émile Gosselin, professeur à l'École des relations industrielles de l'Université de Montréal, survenue en avril 1979.

Tous ceux qui ont oeuvré dans le champs des relations du travail depuis une trentaine d'années au Canada, qu'ils soient du monde universitaire ou du côté patronal, syndical et gouvernemental, ont eu l'occasion à un moment ou l'autre d'apprécier ses qualités humaines et de bénéficier de sa compétence.

Arrivé au département des relations industrielles de Laval en 1950, il y a consacré quinze ans de sa vie universitaire. Le département, qui avait été fondé en 1943 et commencé ses activités en 1944, avait la bonne fortune d'accueillir alors une jeune recrue possédant une préparation polyvalente, indispensable dans ce domaine, acquise dans diverses universités. Émile Gosselin détenait une licence en droit de l'Université de Montréal et une maîtrise en économie de l'Université de Toronto. De plus, il avait fait des études de doctorat en sociologie à l'Université de Chicago.

À cette époque où le nombre de professeurs à plein temps était très restreint et où il fallait nécessairement mener de front plusieurs tâches, le département a pu compter sur le zèle infatigable d'Émile Gosselin et l'on peut dire qu'il a contribué d'une façon éminente à son développement et à son implantation dans notre milieu.

Il serait fastidieux d'énumérer les différentes responsabilités qu'il a assumées sans jamais se plaindre d'un surcroit de travail: que ce soit les multiples enseignements qu'il a donnés aux élèves (économie du travail, méthodes de recherche, sociologie de l'entreprise, organisation syndicale et patronale, administration

*publique, etc); les projets de recherche auxquels il a collaboré ou qu'il a dirigés; la participation active à la publication de la revue **Relations industrielles**; l'organisation de nos Congrès de relations industrielles; les sessions intensives que l'on tenait à cette époque soit à l'université, soit à l'extérieur (même dans le Bas du Fleuve et en Abitibi) au bénéfice des syndicats, des employeurs ou des fonctionnaires; les diverses tâches administratives au département ou à la faculté des sciences sociales, etc.*

À cela, il faudrait ajouter sa disponibilité à apporter son concours comme consultant auprès de divers organismes et auprès de diverses commissions d'enquêtes, dont la célèbre Commission Glassco, et sa participation active à l'Association des professeurs de l'Université Laval et à l'Association canadienne des professeurs d'université dans lesquelles il a même été amené, à un moment donné, d'occuper la charge de président.

Esprit universel, doué d'imagination en même temps que de sens critique, rempli d'idéal et de générosité, Émile Gosselin était toujours disposé à aider les autres en toutes circonstances et à se donner entièrement aux causes qu'il croyait justes sans crainte de se compromettre. Dans son travail universitaire comme dans ses activités sociales, il a été admirablement secondé par son épouse Simone qui lui a constamment apporté sa compréhension et son soutien.

Poussé par son inclination à développer son expérience et à s'engager dans de nouveaux défis, en 1964, il nous quittait pour assumer des importantes fonctions à la direction d'Expo-Canada et ensuite à l'École des relations industrielles de l'Université de Montréal. Pendant un certain temps, il a continué d'assurer à nos élèves la charge d'un cours. Il n'a jamais cessé, cependant, de conserver jusqu'à sa mort des liens très étroits avec ses anciens collègues et le département des relations industrielles de Laval, qui ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui sans l'apport qu'il lui a fourni pendant quinze ans.

Dans un geste dont on peut facilement apprécier la délicatesse et la signification, Émile Gosselin, par l'intermédiaire de son épouse, m'a légué sa riche bibliothèque personnelle et son abondante documentation. Elles demeureront au Centre de recherche du département des relations industrielles de Laval pour perpétuer son souvenir et poursuivre auprès des étudiants

et des chercheurs l'oeuvre à laquelle il avait consacré son talent et ses activités.

Pour moi, Émile Gosselin a été non seulement un collaborateur intime, mais encore un ami. Aussi, je considère comme un devoir de rendre hommage à sa mémoire.

Gérard DION

J'ai contracté une dette inestimable envers Émile GOSSELIN, car en plus d'avoir contribué à ma formation dans les sciences humaines, il m'a guidé dans mes études acadiennes et m'a permis d'amorcer des travaux interdisciplinaires sur le milieu québécois. Qu'il s'agisse de ses enseignements méthodologiques - ce fut l'occasion de nos premières rencontres durant l'année scolaire 1949-1950 dans l'édifice de la rue de l'Université alors qu'il dispensait le cours «Méthodes et techniques de recherche», - de ses travaux d'observation sur le terrain ou encore de ses exposés théoriques, il avait le don d'intéresser ses interlocuteurs et parfois même de les émerveiller. Le plus beau témoignage que je puisse lui rendre c'est d'affirmer qu'à chaque fois que nous avons été ensemble, je me suis enrichi de nouvelles connaissances, j'ai progressé dans mon cheminement intellectuel et j'ai évolué sur le plan de mes conceptions personnelles.

Il évitait d'utiliser les sentiers battus non seulement par souci d'originalité mais aussi et surtout dans le but d'amorcer des expérimentations sociales nouvelles et de définir des solutions novatrices. Cette démarche quasi-révolutionnaire surprenait à peine chez lui car elle procédait en même temps d'un souffle intuitif et d'une rigueur intellectuelle exceptionnels. Que de discussions nous avons eues ensemble sur les questions les plus variées: la survivance acadienne, la recherche interdisciplinaire, la marginalisation, le syndicalisme, la pauvreté, les relations de parenté. La liste que j'aurais à dresser serait longue car en plus de posséder une solide formation dans les domaines juridique, économique, relations industrielles et science politique, il avait acquis de bonnes connaissances sociologiques et anthropologiques par sa participation aux travaux de l'équipe de LEIGHTON chez les Acadiens de la Nouvelle-Écosse.

Il a mis à profit sa formation multidisciplinaire d'une triple manière - par ses enseignements, par ses recherches et par ses nombreuses interventions sociales en tant que spécialiste des relations du travail, conseiller de multiples organisations et arbitre de nombreux conflits. Il excellait par l'originalité de ses vues, la sûreté de son jugement et la vivacité de ses convictions.

Il est, avec le Doyen Jean-Marie MARTIN, dans la région de Québec, à l'origine d'une tradition interdisciplinaire de recherche sur la transformation des milieux agricoles et forestiers sous la poussée de l'industrialisation. Il a dirigé avec beaucoup d'assurance et d'ingéniosité les recherches sur l'instabilité du travailleur forestier auxquelles furent associés des spécialistes des relations du travail, de l'économie, de la statistique, de la sociologie et de l'anthropologie. J'eus la bonne fortune ainsi que Gérard FORTIN de faire partie de cette équipe de recherche qui produisit dans une seule année un rapport d'ensemble qui témoignait à la fois d'une compréhension de l'instabilité du travailleur forestier à partir d'une vision holistique de la société québécoise mais aussi en tenant compte de l'individu, ses motivations, son cadre de vie et l'univers de ses attentes et de ses aspirations.

Émile était essentiellement un homme de recherche: il avait l'art de poser les bonnes questions à la réalité, d'imaginer l'éventail des techniques de recherche à inventer pour récolter les données pertinentes, d'énoncer des hypothèses fructueuses, d'élaborer sinon des cadres conceptuels tout au moins des cadres de référence. Bref, chez lui, la théorie et l'analyse devaient permettre l'identification de facteurs explicatifs cruciaux. S'il n'allait pas toujours droit au but, c'est qu'il possédait un esprit analytique poussé et qu'il aimait bien circonscrire l'ensemble des éléments avant d'arrêter ses choix sur les explications plausibles. Il serait très instructif et intéressant à la fois d'effectuer une évaluation critique de ses écrits, de ses conférences et de ses interventions car nous aurions là de précieux éléments dans la reconstruction de l'évolution des sciences sociales au Québec. Car Émile appartenait à la deuxième génération des professeurs de la Faculté des Sciences Sociales qui fut à l'origine de tant de traditions scientifiques et de si nombreuses réformes sociales.

Il a excellé à la fois en tant qu'universitaire et en tant qu'homme d'action pour répondre à la double mission qu'il

s'était donnée, à l'image de celle de l'institution, à savoir, de servir les siens par la compétence et le dévouement mais aussi de promouvoir le statut et l'avancement des Canadiens d'expression française dans le domaine des sciences sociales et dans le monde des organisations. Il a grandi dans un pays qui s'est fait par lui-même en dépit de multiples adversités. Émile possédait une mentalité de bâtisseur car il n'a pas reculé devant aucun obstacle: il préférerait vivre intensément et aller au bout de ses possibilités plutôt que de s'avouer vaincu.

Depuis quelques années, le surmenage et la fatigue lui avaient fait perdre quelque peu son élan et sa vivacité. Il s'est endormi à jamais dans sa maison de Charlevoix, dans le cadre enchanteur du Cap-aux-Corbeaux - amenant avec lui l'amour intense et la fierté indescriptible qu'il avait pour les siens, l'amitié sans faille qu'il témoignait à l'endroit de ses amis et la satisfaction la plus vive du devoir accompli. Il a vécu pleinement et son message est tombé en terre fertile car il a ensemencé nos coeurs des plus nobles idéaux.

Marc-Adélard TREMBLAY
Professeur d'Anthropologie

Université Laval

I first met Emile on a gloomy, cold, winter afternoon in the Chateau Frontenac in 1948 or '49. It was after I had spent some miserable hours blundering around on the telephone in my crippled French and discovering that there were at least 50 Emile Gosselins in Quebec City, Levis and their environs, and further that they detested English speakers, Americans, and Alexander Leighton. I began to feel like Jacques Cartier after a winter of scurvy and in sympathy with Madame Pompadour when she said French Canada was nothing but «arpents de neige».

Emile and I had been in correspondence and it was understood I would telephone him when I reached Quebec City. The trouble was, I had lost the number he had given me. Eventually, however, after disturbing several other Professor Gosselins at Laval and a couple of indignant Emiles' I reached

him and shortly thereafter we were assembled in the Frontenac bar.

I was in quest of French speaking students to begin the sociocultural part of the Stirling County Study. Through my colleague Bill Whyte at Cornell I had been in contact with Jean-Charles Falardeau, who, in turn, suggested I write Emile.

I was not in Emile's company very long before my bleak view of Quebec began to fade. He was very dignified, serious and formal at first, but by degrees he revealed his sense of humor, his humane concerns and his social science insights. I was able to interest him in our plans for Stirling County, while he in turn began opening for me a window into the warm, lively and magnificent world of Quebec - city and province.

There followed a visit by Emile to Cornell, but my next memorable encounter was at Church Point in Nova Scotia in 1950 when I came to find the Gosselins and Tremblays established in the now vanished little red house opposite St. Anne's College. Emile was proud when he introduced me to "my student" Marc-Adélar. Later when we were alone he told me that this was a man who was going to amount to something magnificent one day.

The liveness of the little red house was such as I had never before seen. Its walls must have trembled and roof bulged at times. At the centre was Emile, radiating exuberance and an endless capacity for appreciation and enjoyment of the land, the people, each day and life itself in all its magnificent totality. Acadians came in and out at all hours of the day and night, projects were hatched, history recorded, stories told - everyone responded to Emile's comprehensive enthusiasm. Things seemed to be going on in every direction simultaneously.

At this early stage of our Stirling County research I had been very dubious about its acceptance among the Acadians and I was worried because, given our need for cultural comparisons, their acceptance was essential to the success of the enterprise.

There could not have been a better ambassador than Emile. He established first a foothold and then a home for our work in the heart of the Acadian community. The impact he made aided by Tremblay, has lasted to the present day. His superb mind rendered the meaning of the work clear, his integrity inspired trust and his warmth won friends to it.

Building on the cooperation he inspired, Emile carried out one of the most massive, thorough and detailed descriptive field studies ever done. History, economics, culture, technology, the daily round of living - every aspect was searched and reported. His ideal was total observation and total recording and he came as close to it as a human being could. This was exactly what was required at this stage of the research. Later he worked with me in developing the concepts and methods for identifying disintegrated and well - integrated communities and thus laid the foundation for one of our most significant findings, namely the association between social disintegration and high prevalence of mental illnesses.

His personality attributes that attracted the Acadians were also an inspiration to his colleagues in the field work. We were awed by his energy and industry, and enlivened by his endless and kindly humor. Let me give an example of the latter. In one of our questionnaires we decided to put "Please list the names of all the people who live in this house." Very solemnly Emile suggested we next put "Now list all the people who do not live here."

From the years we worked together, now so long ago, what stands out in my memory are: hard, high quality work, loyalty to friends, faithfulness to commitments, generosity and kindness to everybody. Emile wanted to use the social sciences so as to make the world a better place.

Alexander H. LEIGHTON
Department of Preventive Medicine

Dalhousie University